

« Tant il y a entre elles d'affinité et d'amitié ! La première conduit l'autre par bienveillance, elle lui donne tour à tour la quarte ou la quinte.

» Jusqu'à ce qu'elles se trouvent à l'octave ou à l'unisson. »

Et plus loin :

« Si le travail est rude, l'honneur est doux à recueillir.

« Nous marquons certaines lignes de différentes couleurs,

« qu'un jaune éclatant fasse luire *ut* ; que *fa* brille par sa couleur rouge » (1).

Ces quelques mots donnent une faible idée de cet ouvrage, dont la forme à la fois sententieuse et mystique est vraiment divertissante.

Malgré toutes les luttes, toutes les péripéties imaginables, l'œuvre de Gui d'Arezzo triompha, aidée par la notation boëtienne que le savant moine eut le bon esprit de rétablir pour formuler définitivement son système.

Depuis lors, ce système, malgré certaines innovations, ne cessa de progresser ; et, se simplifiant peu à peu, il aboutit à la notation ecclésiastique usitée de nos jours.

Le hasard fit que la méthode guidonienne eut pour base un tétracorde du mode phrygien ; mais, une loi physique, (celle de la résonance des tubes) prouve que dans la classification des modes faite par le savant moine, celui-ci s'est trompé, ainsi que tous ses successeurs ; et, qu'aujourd'hui encore, la même erreur subsiste dans tous les livres de chant ecclésiastique. Saint Grégoire, après sa réforme, établit huit modes, quatre authentiques, empruntés à la musique gréco-ambrosienne, et quatre plagaux ou dérivés qui sonnaient pour la fondamentale une quarte plus bas que l'authentique. Ces modes se nommaient dorien, phrygien, ly-

(1) Traité d'organum, trad. de Conssemaker.